

Laure Murat : « Ce n'est pas un hasard si l'écrasante majorité de nos écrivains sont des bourgeois »

Par Minh Tran Huy, *Figaro Madame*, 29 septembre 2023

Avec *Proust, roman familial*, récit inclassable, Laure Murat, issue d'une lignée aristocratique, raconte comment l'écrivain d'*À la recherche du temps perdu* lui a permis de se réinventer.



Laure Murat se réinvente à travers la littérature de Marcel Proust *Philippe Matsas/Leextra via Opale*

Issue par son père de la noblesse d'Empire et par sa mère de la noblesse d'Ancien Régime, Laure Murat a grandi dans le monde décrit par Marcel Proust dans *À la recherche du temps perdu*. Lorsqu'elle lit l'écrivain (qui avait connu ses arrière-grands-parents), elle a 20 ans et son existence bascule. Elle prend conscience qu'elle évolue dans un milieu où, le pouvoir et l'argent ayant « changé de mains », pour reprendre les mots de sa mère, ne subsistent plus que les rites, les manières, les codes, un monde de pures formes. Lire *La Recherche* la libère et lui permet de tracer son propre chemin, alors que la confession, à sa mère, de son homosexualité lui vaut d'être exclue de sa famille – ladite homosexualité étant moins impardonnable que le fait d'en avoir fait mention.

Devenue professeure de littérature à l'Université de Californie, à Los Angeles, et essayiste renommée (prix Goncourt de la biographie pour *La Maison du Docteur Blanche*, en 2001, prix Femina essai pour *L'Homme qui se prenait pour Napoléon*, en 2011), elle tente avec son admirable *Proust, roman familial* – où alternent des chapitres consacrés à Proust et d'autres à sa famille – de déterminer très précisément comment un livre peut changer votre vie... Et signe un ouvrage aussi passionnant qu'éclairant, merveilleusement écrit et composé, un bijou de littérature qu'on voudrait mettre entre toutes les mains.

Madame Figaro. – Un geste du maître d'hôtel dans la série *Downton Abbey* a été pour vous le début d'une épiphanie. Pourriez-vous nous dire laquelle ?

Laure Murat. – Je n'ai compris que le lendemain que mon émotion à l'égard du geste de ce maître d'hôtel (qui vérifie avec un mètre que la distance entre les couverts pour un dîner est bien la même pour chaque convive) était liée à ma famille. Ce geste était la métaphore d'une structure mentale et sociale dans un univers de formes vides. J'ai fait le rapport avec un recueil d'articles sur Proust dont j'avais alors le projet, car le style est commun à l'aristocratie comme au travail de Proust, bien qu'ils en fassent un usage très différent. L'aristocratie est composée de gens obsédés par l'idée de vivre avec style – soit, littéralement, l'art de vivre –, tandis qu'on est dans la vie pour l'art avec Proust, donc l'inverse. Chez les aristocrates, le sens de l'honneur initial s'est mué en sens de l'étiquette. Or, si le protocole a une signification (les places à table, par exemple), il en a comme dans une mise en scène sans pièce de théâtre : ce sont des figures qu'on dessine dans l'air. Le fond a disparu, et seule subsiste la forme. L'aristocratie s'adonne à une sorte de performance sans objet, sans but, évanescence, quand l'œuvre de Proust s'inscrit dans la durée et la postérité.

À quel égard cet auteur vous a-t-il émancipée ?

L'autre titre de mon livre aurait pu être *Comment Proust a changé ma vie*. J'ai eu une enfance heureuse, on ne manquait de rien (c'est le moins qu'on puisse dire), mais Proust a mis des mots sur le malaise que je ressentais au sein d'un milieu social qui vit dans le mensonge, où tout n'est qu'apparence. J'avais l'expérience mais je n'avais pas le savoir, et il a déplié ce savoir. Dans *Ourika*, de Madame de Duras, publié en 1823, une petite fille noire, venue du Sénégal et donnée en cadeau par un noble à l'une de ses tantes, est élevée en aristocrate. Elle a les meilleures manières, danse et converse admirablement, et elle ignore qu'elle est noire. Un jour, elle entend sa protectrice déplorer son sort (cette pauvre petite ne peut pas se marier, ne peut pas redevenir une esclave, son destin est barré), et soudain, elle se rend compte qu'elle est noire. Quand je donne à analyser ce texte, je demande aux étudiants ce qu'ils pensent de ce proverbe américain : « *Ignorance is bliss* » (« L'ignorance est félicité »). Une partie de la classe me répond toujours qu'en effet, l'ignorance est préférable et je leur fais remarquer que s'ils sont à l'université, c'est qu'ils veulent tout de même savoir. Et que c'est mieux, même si c'est peut-être plus douloureux.

L'œuvre de Proust s'inscrit dans la durée et la postérité

LAURE MURAT

Car le savoir permet l'émancipation, qui n'a pas été que sociale dans votre cas...

En effet. En mettant au cœur de son roman l'homosexualité et tous les discours qui l'entourent, ceux des homosexuels eux-mêmes, ceux qu'on tient sur eux, et toute la danse sociale autour de ce tabou considéré comme un crime, mais par ailleurs parfaitement toléré (on en revient au mensonge permanent du milieu social), Proust m'a offert une deuxième révélation. La critique de l'aristocratie qui commence par *Le Côté de Guermantes* est suivie de *Sodome et Gomorrhe*, et là encore, c'est un fantastique « déploiement » sur l'homosexualité masculine et féminine, avec un changement de perspective copernicien, où le sujet homosexuel, jusqu'ici minoritaire, devient universel...

Vous citez Annie Ernaux, qui a eu cette phrase pour définir son milieu d'origine : « Le réel, sans les mots. » En quoi vous a-t-elle frappée ?

Elle m'a éclairée en me faisant prendre conscience que j'aurais pu décrire l'aristocratie par la formule opposée : « Les mots, sans le réel. » L'appréhension de la vie passait par un filtre très ténu et serré, celui de la correction de la langue, avec une prononciation, un débit, un phrasé particuliers. Non seulement on vivait dans un musée où tout rappelait soit l'épopée napoléonienne, soit la relation des Luynes (ma branche maternelle) à la famille royale, mais tout devait être contrôlé par l'ordre du discours, supposé contenir tout débordement, toute émotion. « On ne pleure pas comme une domestique », disait mon arrière-grand-mère paternelle. Annie Ernaux avait le sentiment qu'il y avait un « réel » mis en relief par la pauvreté et les difficultés de la vie quotidienne. Quand on n'a aucune difficulté matérielle, on peut se consacrer aux phrases, et ce n'est pas un hasard si l'écrasante majorité de nos écrivains sont des bourgeois, et même des rentiers...

**Annie Ernaux avait le sentiment qu'il y avait un « réel »
mis en relief par la pauvreté et les difficultés de la vie quotidienne**

LAURE MURAT

Ce livre ne représente-t-il pas un nouveau coming out pour vous ?

Mon travail essentiel a été de gagner une légitimité vraie, et non celle, généalogique, avec laquelle on m'a baignée toute mon enfance. Légitimité d'ailleurs bâtie sur une fiction (il y a toujours ici un enfant adopté, là un fils qui n'est pas celui de son père, c'est la vie qui veut ça), et pourtant il faut à tout prix maintenir cette fiction de l'hérité et du prestige des titres à rallonge, l'aristocratie étant la seule caste où la naissance fonde les inégalités. D'où ma discrétion vis-à-vis de mes origines sociales, même si je n'ai jamais menti, pendant que je travaillais à conquérir une légitimité universitaire. Si j'en parle aujourd'hui, c'est via Proust et pour ne pas restreindre ces questions au seul champ de la sociologie. La littérature a ouvert un espace alors que j'ai vécu dans une forteresse à la fois bien réelle (avec douves et pont-levis) et fantasmagorique : mentalement et métaphoriquement, nous étions à part, et le reste du monde devait se tenir éloigné. Je n'ai eu de cesse d'explorer ce dernier et de gagner la légitimité que j'évoquais afin de pouvoir partager ce que j'avais appris. Cette histoire a fait de moi le professeur que je suis aujourd'hui, dans ce désir de transmettre la force d'émancipation et de consolation exceptionnelle de la littérature.

Proust, roman familial, de Laure Murat, Éditions Robert Laffont, 256 p., 20 €.